

Un peu plus près d'Icare



Martine Pagès

Un peu plus près d'Icare

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-0293-6

Dépôt légal : Janvier 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

CHAPITRE 1

Ça ne ressemble pas à une douleur contuse, non. Plutôt une manière d'écoeurement, quand on n'a pas pris une coupe de chance, qu'on se sent ivre et fébrile après l'ingestion d'un alcool différent, l'absorption de diazépam en gouttes ou l'inhalation de protoxyde d'azote périmé depuis des lustres, qui balade mon ventre et me fait presser la course pour les vomissements.

Comme il n'est pas revenu sur les traces du crime depuis des crimes, que ses bras me manquent, que son odeur me fait défaut, à ressasser toutes ses qualités d'homme qu'il crédite en famille, dans son patio, dans son château des Papillon. Papillon, tu parles d'un nom de famille. Je suis mise au rebut et je dis Pourquoi moi, ou plutôt Pourquoi pas moi, quelque chose de bleu, quelque chose de vieux, quelque chose d'emprunté, quelque chose de hideux, quelqu'un qui joue le rôle de me marier, J'ai bien l'horreur de vous demander la main.

J'aime ce qui est convenu. Hier je n'aimais pas, aujourd'hui j'adore *ce qui est convenu*. Convenir d'un rendez-vous, se convenir, c'est si classique et si aimable. Pour lui, c'est différent, c'est sa femme qui

lui a convenu, puis forte de n'être pas fragile, grosse de deux petits Papillon mélangés de leurs sangs, elle a décidé de ce qu'il fallait convenir.

Je ne conviens pas. Je ne te conviens pas. Et toi tu dors, tu rêves en dormant, tu te remémores la date du rendez-vous du tant. À partir du 7 Avril ma chérie, c'est les vacances scolaires, ça me ferait plaisir de te voir. Quinze jours vont passer, qui se mélangeront les éphémérides, qui s'échangeront, diligents, les horaires de travail pour apporter de la souplesse à mon planning, aérer la quinzaine. Pour qu'il me baise docile, enjouée, pas fatiguée du tout, et que d'un battement de cils il me mette à genoux, effarée de tant de méthode et la lèvre gourmande sur son sexe votif.

Et pendant cette période longue du mois en cours, sûrement, il aura pensé à ma figure polie, à mes traits de catin quand il y passe une main. Penser à bannir ce message de mon répondeur, balayer les tons sensuels sur un octave entier et tout ce qui rappelle que nous sommes en Mai, que le mois d'Avril se place avant, sur le calendrier des postes, ne plus caresser en pensées son torse massif et le poil érectile de l'homme. Parce qu'il a encore oublié de me rappeler que les dates et l'honneur ne font pas bon ménage avec son emploi du temps.

Nous sommes en Mai.

Tout est bien dicté, je sais, bien énoncé, Je suis très marié, chérie, et moi j'ai bien tout accepté, il n'y a pas de promesses en lice, Baptiste c'est mon ami, mon bon ami, pas seulement un amour de sexe, un coquin. Je dis c'est mon ami parce qu'il me regarde avec le regard du tendre, qu'il chausse ses lunettes pour mieux m'entendre et qu'après s'être nourri de mes mots, repus, confiant et fier de mes tournures

habiles, il sourit. Il frôle mes plantes pointues avec le dos de sa main, c'est doux le lierre dans la mousse, il renifle mon thym, s'enivre de mes essences de bain, m'invite dans le sien, c'est doux ta peau sous la mousse. Il relève nos plats de mes herbes, me dit Il faut cultiver son jardin, le romarin, la ciboulette. Quand on a des fringales on fait des omelettes de pousses, ensemble on bat les œufs, il dit Baveuse. Je dis c'est mon ami parce qu'il le sait. Des fois, à la place de ma chérie, il dit mon chéri, et je préfère, je ne sais pas pourquoi. Disons qu'un chéri c'est un trésor, même si c'est une fille et moi je suis la fille dont il s'agit.

Une fois de plus j'ai attendu. Mais j'ai vécu. Le danger serait de se cloîtrer, de s'enfermer dans les murs blancs pour attendre le coup de fil, chasser amis et famille, travail et social, espace et temps. Je peux me remercier de savoir procéder dans les rues de ma ville, à exhiber une improbable gaité, la démarche souple, bonhomme et légère. Il n'empêche...

Toi tu dors. Avec ta colonie de cafards de remords, avec les odeurs de l'amour qu'on n'aura pas fait, mes rôles récurrents quand tu me sautes joyeuse. Avec sa voix à elle parce qu'elle parle en dormant, son souffle chaud chargé de Roederer brut ou de vos liqueurs indigestes garantes de ballonnements. Tu dors avec elle et tu te foutes de mes tocs et de ma période fertile. Parce qu'aujourd'hui on est en plein dans le mille et tu ignores mes calculs mensuels, comme tu repousses régulièrement les phybises qui frôlent mon sexe, tu leur dis Couché, pas bouger, tu as tellement peur que ton sperme voyage jusqu'au béant. Après avoir été très heureux en arrosant mes cuisses, tu les chasses et moi je mets mon doigt pour leur faire gagner du

temps, quelques centimètres à l'heure au creux de mon ventre, aux toilettes, pendant que tu parles à ton méat et à tes spermatozoïdes en reste, un peu tentés de rejoindre la troupe et prendre le large, pour loger neuf mois durant dans l'apparte terrasse de mes ovules vacants. Tu dors et tu ignores. Les tensions dans les reins, les glaires vivantes quand j'y fourre mon index, ça colle, ça marque les dessous parce que je frotte mon majeur sur mon slip après avoir goûté la saveur du blanc, le blanc d'œuf inutile, qui fait tache, gluant. J'ai bien observé, pas de cliché de bébé sur l'auréole, pas d'enfant de toi en vue, tiraillements incessants sous ma cicatrice d'appendicite, poids des années, 42 ans, primipare mon cul, je suis fille non mère, encore petite enfant.

Ma mère a des problèmes de genoux. Et de hanches. Alors mon père fait des diagnostics de salle de garde, il dit Elle est pâle du genou. C'est peut-être pour ça qu'elle prend le soleil avec moi, on a squatté le jardin. Et le téléphone hurle, et ils avaient mis à peu près quarante-huit heures pour installer la sonnerie « Marche turque » de Mozart et elle doit courir pour répondre parce que Mozart joue plus vite qu'elle. On lui confirme la livraison de ses éléments de cuisine. Tout un nouvel attirail antisismique. Tiroirs antisismiques, matières antisismiques, poignées de casseroles antisismiques. L'antisismique, c'est la nouvelle lubie de mes parents. Pourtant aucun tremblement d'amplitude terrible n'a été annoncé pour le siècle en cours, je ne sais pas, c'est leur façon de se protéger de ce qui est hostile et ne prévient pas.

– « Il faut que je fasse tremper le câble de la douche dans du vinaigre d'alcool. C'est bien, le vinaigre d'alcool »

– « Tout de suite, là ? »

– « Non, demain, faut d’abord changer les joints »

Il faudra que Victoire reparte avec des poires, Mais non, Pierre, Victoire n’aime pas les poires et de toute façon y en a une qui est entrain de passer l’arme à gauche, elle est bien pourrie celle-là. Et rien qu’au mot poire, mon père la passerait bien aussi, l’arme, parce qu’avec sa gastro, la seule idée d’un fruit empoisonné lui fait l’effet de vers. Alors ce soir, quelques fruits et légumes vont me revenir de droit, faut des féculents pour papa, du pain, de l’eau, tout le panier pour toi Victoire. Ça me fera moins de courses à faire et moins de caissières à étrangler, qui traînent en longueur pour débiter les cartes et n’aident jamais à ranger les articles du verger dans les sacs.

Ma mère, elle se prend pour le un pour cent handicapés avec ses genoux et sa hanche qui se dégradent aussi vite qu’une poire. Pourtant elle me laisse bronzer parce qu’elle doit préparer le dîner en cinq minutes pour attester de son efficacité malgré les rotules en miettes, *je sais remplir mes taches d’un seul tenant, moi, c’est pas comme le petit personnel !* Le petit personnel c’est mon père et il se plait à ce jeu-là. Ils singent les propriétaires d’un club de vacances où je pose mon séant quand le climat l’autorise, me badigeonnent de crème solaire et anticipent mes besoins d’habituée au site, Mademoiselle est servie, Mademoiselle n’a pas trop chaud, un peu de brumisateur sur la nuque, un nuage de lait dans votre soupe glacée, Mademoiselle reprendra bien un rayon bronzant. Et mon père lui dit Freine le pas. Ma mère, c’est une bonne mère. Des coquillettes aux allumettes de lardons. Ou des lardons aux zallumettes, c’est comme ça que ça s’appelle si

on lit la boîte à l'envers comme Axel qui fait le cochon pendu, puis le pont.

Axel, mon neveu Axel, mon petit bout de viande, n'a rien d'une allumette, plutôt un petit gigot de neuf ans précuit, mariné des mois dans le ventre de sa mère, aux chairs hydratées par un placenta bio, aux artères nourries des mets diététiques que ma sœur avait mis un point d'honneur à cuisiner pendant sa grossesse.

Et toi tu dors, dans ton lit pas antisismique du tout. Un jour, je t'ai dit Je t'aime et tes lèvres ont formé un cercle parfait et de ce cercle rien n'est sorti. Tu traçais des ronds et quelques ovales, des Non à la gouache sur mes reins, dans les creux, je ne travaillais pas, ne mangeais pas et mes analyses de sang me faisaient du souci. Tu disais Quelle maigreur et j'attendais Moi aussi. Tu avais commandé une planche de saumon rose et des blinis comme j'aime, tu disais Ouvrez le bec et ta bouche avait redessiné son pli de savoir les glucides et protéines réunis pour faire corps dans une joyeuse anarchie. Je ne veux plus jamais noircir tes nuits de créatures faméliques et osseuses, J'ai rêvé de toi, chérie, je rêvais que je baisais un os. Depuis peu, tu as une nouvelle ride, celle du lion, tu sais, au-dessus des sourcils, celle qui indique qu'on est inquiet souvent, pour quelqu'un ou pour soi, pour tes deux petits qui carburent au Nutella, à la PSP de Sony, pour ta jeune femme qui rosit en Chanel, en Prada, mais qui fait le constat amer qu'elle a des lacunes sévères en Gucci.

Tu vois, là, je t'écris, et mes parents ont fermé leur bouche pour un temps infini. Parce que mon père m'a vanté pendant dix minutes les vertus du vinaigre

d'alcool, m'a suggéré la dose à utiliser et le prix à payer *pour ne pas se faire avoir*. Un euro, pas plus, sinon c'est cher payer ma fille à moi, et moi j'ai répondu chut chut, un peu plus bas les basses, j'écris, moi, vous savez bien que je n'aime pas le bruit, alors depuis ils correspondent par morceaux de papier, M pour Michelle, P pour Pierre, A pour Axel qui par ma faute est privé de cris, une croix pour dire oui, un moins pour dire non. Ils tentent de communiquer en chuchotant et ça m'énerve encore plus, ça y est, ils ont tous investi la maison et ils s'expriment au salon par morpion pour me laisser le loisir, le plaisir, l'espace et tous les mots du vocabulaire pour te parler de nous tranquille, au soleil, seule avec moi.

Tu as besoin de morphine pour dormir ? Tu prends des toxiques ? Non ? Parce que ma mère elle se fait des tartines de benzodiazépines pour moins rougir et affronter les émotions par le côté, elle a l'esquive rotative, elle biaise, tel le crabe symbole du cancer dont elle pourrait bien se targuer bientôt, à force de somatiser la nuit, à observer son mari s'assoupir et l'écouter respirer. Comme il a fait trois infarctus et qu'on n'en fait pas quatre, elle mène son combat contre le sommeil, pour mieux veiller son homme et c'est si difficile de garder l'œil propre et sec quand mon père cesse de souffler de l'air parce qu'il rêve qu'il meurt en vrai.

Je suis repartie plus riche. Un filet garni et deux sets de table Ikea, tressés, printaniers, dans des dégradés de bleus, deux sets pour un couple qui n'existe pas. Je m'emploierai à tacher le premier vite fait bien fait, dès la première projection d'huile, pour assurer le roulement et lui faire croire que je suis deux, c'est ma maman qui lave mon linge, elle verra

bien. Deux sets dans le même tambour de l'amour, une machine nuptiale, un essorage conjugal, un rinçage délicat pour les deux tourtereaux, la fille et le damoiseau, elle se dira Victoire est dans des bras, des bras virils et poilus, ils dînent de concert et salissent leur trousseau, Victoire sera mariée avant les dents de lait d'Axel, avant les récitations avec le ton, avant les saints de glace, au fait c'est quand ?, les géraniums en bourgeons et le festival de Cannes.

CHAPITRE 2

J'ai pas trop la notion du temps en ce moment. Mais c'est de ta faute comme tu conjugues les mois à l'envers alors j'arrive en avance au mariage d'Angélique parce que même les montres, j'ai plus confiance. Je suis témoin de son alliance et Axel dirait témouine parce que je suis affublée, si apprêtée, je suis du genre féminin. Une heure de rab pour sophistiquer mon teint, domestiquer les mèches rebelles avec un Babyliiss sans fil, tancer les sécrétions sébacées en écrasant avec rage la poudre de riz sur la zone critique, c'est-à-dire le nez et ses pores dilatés qui brillent comme un phare, soixante minutes pour me cirer les pompes sans piquer de fard, pour épiler les poils des mollets réchappés du rasoir, un à un, à la pince, sans transpirer sinon on sécrète d'avantage. Ranger la boîte à gants rend plus serein quand on a fait le compte des pastilles Tic Tac menthe et qu'elles sont en nombre pair, aligné les plans de routes de Paris et sa région dans le fond à droite et remisé le maquillage dans le coin gauche, toujours le gauche, nettoyé à la lingette ménagère les piles de secours du lecteur MP3, la lampe torche en cas de panne et l'étui plastique des ampoules des

clignotants. J'ai le cœur qui bat vite, je suis bien la fille à mon père.

Repousser les petites cuticules rongées par les dents, limer les ongles et les repeindre sans bavure, tester d'un geste rapide et aérien sur la manche, si ça accroche il faut limer encore parce que ça énervera pendant des heures et que d'un revers de la main on peut filer un bas. Remonter les bas jusqu'au haut des cuisses, ajuster la culotte et balayer discrètement la vulve pour prévenir les fuites au dos de la jupe. Se réjouir de la noce. Vider à nouveau la boîte à gants, nettoyer une seconde fois pour se sentir plus légère à la gauche d'Angélique, plus loquace au repas du Crillon, plus placide sur la photo de groupe, au bras de Carlo son mari, la main droite sur l'épaule d'Angélique, l'air présent et impliqué dans cette union rapide, témoin lumineux des premiers émois, des premiers doutes, est-ce qu'il va dire oui ?, témoin des essayages en cabine, témoin de ma copine et de sa passion nouvelle pour l'Italie. Remettre tout en place comme un cambrioleur professionnel.

La mairesse dit Allez-vous vivre en Italie ou restez-vous sur notre sol ? La mariée répond *ensuite on ira s'installer à Florence*. Quand on dit *ensuite*, c'est qu'on a prévu de faire un paquet de choses avant, ce *ensuite* m'indique que l'épousée n'est pas vraiment prête à quitter le F3 de Neuilly et que Carlo va devoir lui vendre la pasta fraîche, la dolce vita, les dessous chics de Firenze et un futur CV de bilingue. Il devra taire la distance, l'arrachement brutal des racines de France, les beaux-parents à l'étage, les rituels qui roulent comme des cons et slaloment entre les landaus, la barrière de la langue les premiers temps et le pain français qu'elle ne pourra plus

mordre. Et tout le monde se lève pour féliciter les anges, et moi je file à l'anglaise éponger trois larmes de taille qui s'étaient coincées dans les vanes au moment où ils se sont dit oui.

Je suis brisée parce que leur bébé est déjà fait, d'ailleurs il hurle qu'il fait ses dents et moi je me les ferais bien sur toi, les miennes. Mais tu vois, vraiment, ça n'est pas à toi que je pense et à nos improbables épousailles pendant que le photographe fait l'appel sur les marches de la mairie...

J'aime pas le mot mignardise. Ça a quelque chose de vicieux, ça minaude, c'est pas une gourmandise, ça figure au menu, en fin de menu, c'est une promesse de trop plein, ça se présente petit mais ça prend toute la place, la seule place qui restait pour ne pas te vomir, toi et ton plein de super de passages à l'antenne. On t'annonce trop, on t'adule trop, on me prévient trop que mardi tu gagneras des sommes vertigineuses au profit de la faim dans le monde. On diffusera tes reportages et on appréciera que tu voyages dans le monde entier pour donner à manger aux pauvres, ta femme de trente ans à tes côtés. On passera sous silence le prix des chambres et le coût des billets en première, les piscines chauffées à proximité des favelas et des champs d'ordures. Pour donner du lesté aux émotions et sécher les larmes de compassion de tes admirateurs fidèles, vous sourirez beaucoup et vous vous prêterez au jeu. Il y aura une question géographique, ta femme répondra *La Géorgie, oui, c'est ça, la Géorgie*, tu acquiesceras pour défendre ta cause, parce que tout le monde aura noté ton hésitation et qu'elle aura dégainé plus vite. Puis on brandira ton César et le montant de la somme engrangée en une soirée, qui figurera en grand sur un

faux chèque, résultat des promesses de dons. Et le mois prochain vous prendrez des avions climatisés pour défendre d'autres causes, jamais la mienne, jamais la cause Victoire. En Géorgie, jamais tu ne sortiras la boîte de Monopoly pour m'acheter des rues, des hôtels et des gares pour les voyages. J'achète moi-même la St Lazare, tous les jours, toutes les odeurs d'haleine chargée, les déos bas régime, la station debout, la station Nanterre Université et le coupon mensuel orange dont ma société se charge, quand elle y pense, de me rembourser la moitié.

CHAPITRE 3

Je me laisse tomber. Par terre. J'ai oublié le principe élémentaire de la respiration, je cherche le frais sur les tomettes, comme un gros animal de compagnie qui se quitte, je trouve que je suis grosse. Je racle le sol. Coutumière des basses tensions, des drames et des palpitations. Je regarde le plafond, une araignée tend sa toile entre le placard et le mur, faut faire le ménage dans la tête, décorer le cerveau, des petits carreaux aux fenêtres, une odeur de printemps, celle de la pâte qui chauffe. J'aurais un homme et des enfants, on ferait des jeux d'eau le dimanche, les yeux de mon mari gourmands sur ma peau, la tarte prendrait tout son temps pour lever, j'écarterais ma mère, Fais-moi un sourire. Il me dirait À quoi tu penses et moi je penserais à mille choses, tous ces petits riens qui feraient ma vie, la joie de nos mêmes, comme on envisagerait de prendre nos vacances aux Baux-de-Provence. Le sol est froid, je change de pause. Angélique a changé de nom...

Alors j'ai voulu faire diversion, tu comprends ?
Trouver un homme normal qui marche à l'ordinaire,

un mec extraordinaire parce qu'il aurait le talent inédit de rendre ma colonne droite. Il me remplirait d'oxygène avec sa pompe à air perso, m'adresserait quelques claques gentilles pour irriguer le sang jusqu'aux joues, priver mon ventre de pourpre, fabriquer avec ses phybises un minikeum composé de ses gènes parfaits et des miens restaurés par ses mains. Il aurait quelques dons, il saurait conduire vite en survolant les bosses et faire fi des chicanes en gardant le volant droit pour arriver à la maternité à temps. Il saurait prendre le pouls, serrer mes doigts quand on traverse la rue, rapatrier des étoiles à la maison, pendant que je l'attendrais, pendant que je le regarderais dormir, pendant des années lumière. Il aurait un bachot mention génie mais ce serait un mec ordinaire.

Un qui ne me conseillerais pas tout le temps de m'exiler à l'étranger, Victoire, Londres, le Canada, ce serait bien pour toi, tu serais épanouie dans ce climat et tu te trouverais un mari. Un qui ne me congédierait pas sans s'en rendre compte, qui se rappellerait toujours de mon aversion pour le froid, l'Eurostar et les accents. Un qui ne m'envisagerait pas dans d'autres lits, qui me ferait des cadeaux véritables, un petit anneau au doigt, assorti à l'or de mes oreilles, le bleu du saphir à mon annulaire, ses lèvres posées sur mon front, au-dessus de ma couche, à bannir la fièvre, à se préoccuper, tendu, crispé, Ne me dites pas qu'elle meurt.

– « J'ai adoré ce moment avec toi, Baptiste. On est si complices »

– « Moi aussi, ma chérie, j'ai adoré. Tant que ça n'engage à rien »

Voilà c'est ça, un type qui s'engage, prend la bonne bretelle, paye son du au péage, s'acquitte de ses dettes, qui fume de temps en temps pour me rendre moins coupable de polluer ma planète interne avec mes menthols light mais qui m'engage à cesser bientôt de cloper comme une usine à gaz, qui plisse le front et s'interroge sur moi, qui aime mes chansons, comme toi, à qui je manque, comme à toi, à qui je mens, comme toi, qui m'aime, comme toi, mais pas « à sa façon ». On aime tout court, pas « à sa façon », il n'y a pas de manière d'aimer, il n'y a pas différentes couleurs d'amour et l'amour a toujours la même épaisseur, la même texture, la même saveur, on aime vraiment, on se colle les corps, on avoue les turbulences du cœur, la transpiration, la trace de rimmel sur le coin de la taie et les ongles rongés sans soin. Je ne crois pas aux graduations.

Je crois à la température. Il poserait ses lèvres sur mon bouton, dînerait de mes essences, rassasié, il me remercierait du repas et apprécierait l'idée de remettre le couvert demain, les yeux plus gros que mon ventre à la pensée de ma bouche du bas écartée par le regard. Il m'empêcherait de partir, c'est un peu tôt Victoire, le doigt sur la tempe à mimer sa fin sans moi, me séquestrerait jusqu'au matin pour voir la rosée ensemble.

J'ai voulu faire diversion. Même si tu dis Victoire, quand tu me fourres tendrement et que tu adores mon prénom et que j'adore l'entendre. Même si tu dis que je ne suis *pas quelqu'un* mais *pas n'importe qui*. Même si tu t'excuses cent fois, mille fois parce qu'on va se rater, encore, que je suis harnachée, prête pour la dérobade, le cheveu lisse et la clé en main sur le perron, que ça te navre et que tu m'envoies des

aromes, que le fleuriste, bourgeonnant de confusion, m'annonce qu'il a perdu la petite carte en route mais Je me souviens bien, Madame, il y avait écrit Pardon.

Même si tu fais semblant de t'intéresser à mon boulot alors que personne, je dis bien personne ne se tiendrait le menton en se grattant la barbe, ou ferait les yeux ronds au récit des clientes qui s'agitent, quémandent des échantillons, remplissent des fiches privilèges pour les réductions, à coups de *mon p'tit vous êtes bien aimable*. À l'histoire des pompiers qui font bien leur travail, *plus personne ne fait bien son travail*, quand une vendeuse débile a manqué se rompre les reins en s'affalant de tout son long, elle était dans les vaps parce qu'elle aurait sauté le petit déjeuner et que l'hypoglycémie c'est hyper mauvais pour les métiers debout. Remise sur pieds, elle te dirait avec affront qu'il n'était nullement question d'une histoire de régime, j'avais déjeuné. Une histoire d'émotions, et mes jambes m'ont lâchée. Aux détails qui changent tout dans une journée tels que la diligence et la sympathie des chefs de rayon, le nombre de tables au Macdo, la réfection du café d'en face, ça promet, une énorme pomme de pin pour logo et des wc neufs, et enfin le prestigieux sandwich qu'on offre au personnel nommé à tour de rôle pour sacrifier une soirée de jeudi et assurer la nocturne hebdo. Pour le même prix...Et tu conclus, triomphant, qu'en fait, ce job, c'est pas pour moi.

Même si tu souris tout le temps, que tu as l'humeur badine quelque soit la saison et la raison, que tu t'emploies à me la transmettre, à traduire mes gestes *Tu as besoin de repos ma chatte, il faut te ménager, balance-leur ta démission t'as perdu cinquante kilos* et que ça me fait sourire aussi qu'il y ait moins de

chair à gober, moins de gras à fesser pour de rire sur ce lit où tu me flattes en magnifiant mes petites courbes et en m'intimant à manger sain tout de même, des viandes, du poisson, des sucres lents, ah ça c'est bien les sucres lents. Et que tu me fais noter, Madame, l'immense variété du petit déjeuner continental. Que je prendrai en solo...

Même si tu es un parangon de contradictions J'ai un planning noir, Victoire, over booké le garçon et qu'après l'amour, faisant le constat, ébahi, de l'audace qui m'a animée sur ton épiderme, tu me touches le nez du bout du doigt Faut vraiment, mais alors, *vraiment*, qu'on se voit plus souvent Victoire.

Même si tu rassures en me promettant sur ce que tu as de plus cher que ça n'est pas que sexuel, que c'est un ensemble, un bien bel ensemble, que tu ne prononces pas le mot tendresse quand même, mais que tu dis connivence à mi-mots, et que ça m'a tout l'air d'une équipe dont les résultats encourageants figurent à la une du journal sportif, que tu t'interdis le mot sentiment et que tu me dis entente unique, quand je relève ton expression spontanée du bon vivant, à la veille d'un rencard confirmé : « Ouais, ça va être de la bonne défonce, de la bonne défonce de citoyen »

Même si tu crains souvent de me perdre, si je le sens, si je le sais bien, à ta façon de peigner mes cheveux avec application, comme si tu me préparais au prochain exploit, à la prochaine défonce de citoyen, du citoyen type tu as tout, femme et maîtresse, et encore, une maîtresse, on la gâte un tout petit peu.

Même si tu lis mes poèmes à voix basse, avec ces yeux gourmands de rimes, que tu te dis dans ton petit intérieur que j'en ai bien des dons, qu'il faut que je

publie, que tu serais si fier de faire briller tes yeux devant une tête de gondole saturée, à voir celle que ta femme ferait quand d'un coup tu rougirais de me voir par paquets de douze à la FNAC des Ternes. Même si tu me coiffes d'un diadème de Reine, tu me traites comme telle, quand tu as eu de l'amour et du vin, comme dans la chanson, parce que tu es un homme. Tu me prends la taille et je vois dans tes pupilles élargies que tu as encore faim, mais que tu dois partir. Ce soir-là, tu avais libéré ton poignet de ta montre, on avait diné français dans le quartier latin, tu déclamais Le Cid, me servais du Madame et du Vous, du rosé plein mon verre, tu nous faisais des projets. Tu disais Et aussi le Vaucluse et les régions du Rhin, les peintres florentins du musée de Rouen, Donatello, Botticelli pour voir des grosses, Raphaël et Lippi. Les fromages corses, la route des vins, le goémon, les thermes marins, la forêt de Dourdan et l'école buissonnière. Même si on t'a sacré roi du septième art, mais c'est moins bien qu'un sixième, que tu m'as fait pleurer, à mourir pour de faux, à tuer l'ennemi dans les films noirs, du poisson rouge j'avais la couleur et les lèvres ouvertes, je nageais en rond dans mon bocal, j'aurais tué les méchants pour de vrai, pour revoir ton sourire, j'aurais vendu le mien.

Même si tu es mon ami, mon bon ami, mon meilleur ami.

J'ai mis un peu les voiles pour ne pas le porter, au jour de mes cinquante ans, quand j'en aurai soupiré d'avoir le cœur à l'air, sous les intempéries, à écouter tes messages en boucle, trempée à cause du parapluie que tu ne m'as pas offert.

CHAPITRE 4

J'ai inscrit mon adresse mail à l'horoscope gratuit. Il est question aujourd'hui de léthargie, de mise en retraite, pour réfléchir au calme à ma conjonction de planètes, qui jouent de leur hauteur pour me narguer comme elles ont plus de distance que moi pour évaluer la clarté des astres. On me parle d'un homme jeune, autoritaire mais bon. On me parle de Lui et de son ascendant sur moi, d'une manière de protection rapprochée et d'émois. On me parle de lui et d'une sorte d'emprise. On m'ordonne d'agir, il est écrit qu'il n'est jamais trop tard et que rien ne sert de se languir il faut frapper à point. Tu m'excuseras d'avoir jeté un œil à bâbord, en ce 15 Novembre dernier où j'avais, probablement, vénus en carré.

Il semblerait que je sois dans l'attente, une attente fébrile dans le domaine affectif, et uniquement affectif puisqu'il est convenu que de mon statut de directrice de stand de cosmétiques de luxe, il n'y ait rien à tirer, ni cartes de tarot, ni projets, encore moins de promotion, je suis au sommet de ma réussite dans cette voie convoitée du commerce, Jupiter et Mars en témoignent, qui me font miroiter stabilité et réjouissances dans le secteur de la communication.